Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

26 | avril 1999

Diderot, philosophie, matérialisme

Diderot, le matérialisme et la division de l'espèce humaine

Ann Thomson

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rde/1191>

DOI : 10.4000/rde.1191

ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 15 avril 1999

ISBN : 2-252-03253-7

ISSN : 0769-0886

Référence électronique

Ann Thomson, « Diderot, le matérialisme et la division de l'espèce humaine », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 26 | avril 1999, mis en ligne le 04 août 2007, consulté le 30 juillet 2021.

URL : <http://journals.openedition.org/rde/1191> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rde.1191>

Propriété intellectuelle

Ann THOMSON

Diderot, le matérialisme et la division de l'espèce humaine

Il peut sembler paradoxal, et même paraître une provocation, de parler de « division de l'espèce humaine » par rapport à Diderot, étant donné l'insistance avec laquelle il souligne les ressemblances entre les hommes et l'unité de la nature. Mais on peut néanmoins estimer qu'il est intéressant, à la lumière de l'article HUMAINE ESPÈCE de l'*Encyclopédie* notamment, de situer sa pensée sur les variations entre les hommes dans le contexte de son anthropologie matérialiste et du développement de la pensée contemporaine sur les « races ».

Il faudrait d'abord rappeler quelques facteurs qui peuvent également inciter à se pencher sur cette question. Le XVIII^e siècle en général a quelquefois été en butte aux accusations de racisme dans la façon de considérer les peuples non-européens, et les noirs en particulier. De plus, et cela est plus directement lié à mon sujet, l'on ne peut pas nier qu'il y a un certain rapport entre les systèmes d'anthropologie physique qui se développent au siècle suivant et une conception matérialiste de l'être humain. Cela ne veut pas bien sûr dire qu'une telle conception mène inévitablement à un désir d'expliquer les différences entre les « races » par des facteurs physiques impliquant l'infériorité irrémédiable de certains peuples. Néanmoins, il faut noter qu'un anthropologue physique comme le polygéniste Bory de Saint-Vincent au début du XIX^e siècle, qui distingue les variétés humaines à partir de la forme du crâne, défend aussi des thèses matérialistes¹. Et le lien entre ces anthropologues physiques et les phrénologues qui sont dans la continuité de la pensée matérialiste, est

1. Voir *De la matière sous les rapports de l'histoire naturelle*, 1823. Son système de classification est publié dans *L'homme (homo). Essai zoologique sur le genre humain*, 2 vol., Paris, Rey et Gravier, 1827.

évident². De même, l'on pourrait dire que l'importance accordée à la forme du crâne fait partie d'une sorte de matérialisme circonscrit et partiel à l'intérieur de la pensée de certains anthropologues physiques. La relation entre ces deux formes de pensée se voit très clairement chez l'Anglais William Lawrence, dont les *Lectures on Comparative Anatomy, Physiology, Zoology, and the Natural History of Man*, datent de 1817. Dans la première de ces conférences, il se défend contre ceux qui l'accusent de scepticisme et d'une volonté de diffuser les opinions des « physiologues français ». Cependant son analyse de la façon dont les facultés intellectuelles dépendent du corps, son affirmation que la pensée n'est pas incompatible avec la matière et sa volonté d'expliquer les fonctions intellectuelles par l'activité du cerveau seul, rappellent irrésistiblement les thèses d'un La Mettrie, malgré son affirmation rituelle d'orthodoxie religieuse. Il souligne le lien entre le développement du cerveau et les facultés intellectuelles dans toute la chaîne des êtres :

The number and kind of the intellectual phenomena in different animals correspond closely to the degree of development of the brain. The mind of the Negro and Hottentot, of the Calmuck and Carib, is inferior to that of the Europeans ; and their organization is also less perfect. The large cranium and high forehead of the orang-outang lift him above his brother monkeys ; but the development of his cerebral hemispheres and his mental manifestations are both equally below those of the negro. The gradation of organisation and of mind passes through the monkey, dog, elephant, horse, to other quadrupeds : thence to birds, reptiles, and fishes ; and so on to the lowest links of the animal chain³.

Même si Lawrence est très critique envers le polygénisme et envers toute tentative d'assimiler les Africains aux orangs-outangs, le lien entre l'explication matérielle de l'activité intellectuelle et l'étude des différences raciales est ici évident. L'infériorité intellectuelle des Africains est clairement établie pour Lawrence. Les polygénistes considéreront bien sûr cette infériorité comme irrémédiable, tandis que les tenants de l'unité de l'espèce humaine, suivant en cela Blumenbach, affirmeront que les différences raciales sont l'effet du climat et ne sont pas fixes.

Plus tard, à partir de la fin des années 1860, un groupe d'anthropologues militants anticléricaux qui défendent ce qu'ils appellent le

2. Voir mon article « From *l'histoire naturelle de l'homme* to the natural history of mankind ». *British Journal for Eighteenth-Century Studies*, vol. 9 (1986), pp. 73-80 ; et aussi sur toute cette question, A. Kremer-Marietti, « L'anthropologie physique et morale en France et ses implications idéologiques », dans B. Rupp-Eisenreich, éd., *Histoires de l'anthropologie (xvi^e-xix^e siècles)*, Paris, Klincksieck, 1984, pp. 319-352.

3. William Lawrence FRS, *Lectures on Comparative Anatomy, Physiology, Zoology, and the Natural History of Man*, 9^e éd. Londres, Henry G. Bohn, 1848, p. 76.

« matérialisme scientifique » soulignent l'inégalité des races. Ils décrivent avant tout la façon dont les fonctions intellectuelles dépendent du cerveau et ils utilisent la mesure du crâne pour distinguer les races. Ce sont généralement des darwiniens, qui rejettent donc la fixité des races et le polygénisme, mais le lien entre leur matérialisme et leur conviction que l'inégalité des races est scientifiquement fondée est évident⁴.

Si j'ai choisi de commencer par ce rappel, ce n'est pas, bien sûr, pour essayer de relier la pensée de Diderot à la classification des races faite par les anthropologues physiques. Mais, à la lumière de tels développements ultérieurs, il me semble intéressant de voir ce qu'a écrit Diderot sur les variations géographiques des hommes, un aspect de sa pensée qui est généralement laissé de côté (à la différence de ce qu'il dit concernant les sauvages et les hommes civilisés). Il s'agira plutôt de comprendre les difficultés pour un matérialiste du XVIII^e siècle de penser les variations géographiques entre les hommes, et d'identifier certains aspects problématiques de la pensée anthropologique de Diderot. Pour ce faire, il faut également le situer, d'un côté par rapport à Buffon, qui joue un rôle fondamental pour tous ceux qui traiteront des variétés humaines, et de l'autre par rapport à certains développements pendant les années 1770.

L'homme matériel et sa place dans la nature

Je prendrai comme point de départ certains aspects de la réflexion de Diderot concernant l'être humain et sa place dans la nature. A commencer, bien sûr, par la question du déterminisme auquel l'homme est soumis. Diderot revient à plusieurs reprises au courant de ses écrits sur la question de la liberté, pour souligner le fait que l'homme n'est pas libre mais que ses actions sont le résultat de causes physiques. Jacques Chouillet a montré comment le type de déterminisme auquel l'homme est soumis subit un changement au cours de ces textes. Dans les premières discussions de cette question, et notamment dans la *Lettre à Landois*, Diderot souligne le fait que « nous ne sommes que ce qui convient à l'ordre général, à l'organisation, à l'éducation, et à la chaîne des événements » et que le motif qui nous détermine « nous est toujours extérieur, étranger, attaché ou par la nature, ou par une cause quelconque, qui n'est pas nous » (DPV, IX, 257). Par la suite, tout en parlant dans *Le Rêve de D'Alembert*, de motif extérieur ou intérieur, il en vient surtout à souligner les causes intérieures, c'est-à-dire l'organisation physique de chaque individu et il écrit « la dernière de

4. Il s'agit notamment de Gabriel de Mortillet, directeur de la revue *L'Homme*, Charles Letourneau, ou A. Regnard, auteur entre autres d'un *Calendrier de l'ère révolutionnaire et sociale* (1892), qui donne une place d'honneur à Diderot et à d'Holbach, ainsi qu'à La Mettrie.

nos actions est l'effet nécessaire d'une cause une : nous, très compliqué, mais une » (DPV, XVII, 186). Comme le note J. Chouillet, « le centre de gravité de sa pensée s'est déplacé de l'extérieur vers l'intérieur »⁵. Ce qui veut dire, bien sûr, que l'homme n'est plus purement passif, car il contribue à se façonner lui-même. Mais en même temps, l'importance accordée à l'organisation physique aboutit au constat de l'inégalité entre les êtres humains du fait de la différence de leurs capacités. Dans la *Réfutation d'Helvétius* Diderot oppose à l'auteur de *L'Homme*, qui souligne la moindre importance de l'organisation des hommes et l'influence primordiale de l'éducation, l'inégalité de naissance des êtres humains dues à leur conformation physique. Mais cela ne l'empêche pas d'accorder toujours, à la différence d'un La Mettrie, une certaine influence à l'éducation, car il croit l'être humain modifiable. L'homme peut donc être amené à un comportement sociable. Mais dans tout ceci Diderot souligne la spécificité de chaque individu, les causes qui font que chacun est lui-même et non pas un autre. Comme le dit Julie de l'Espinasse dans *Le Rêve* :

Puisque j'agis ainsi, celui qui peut agir autrement n'est plus moi ; et assurer qu'au moment où je fais ou dis une chose j'en puis dire ou faire une autre, c'est assurer que je suis moi et que je suis un autre (DPV, XVII, 186).

L'autre aspect de la pensée de Diderot qui donne le point de départ de ma réflexion, c'est la place de l'homme dans la nature. Un aspect essentiel du matérialisme de Diderot est le fait que l'être humain fait partie du système total de la nature au même titre que les autres animaux et qu'il n'y a pas de distinction radicale entre lui et les autres. Dans l'article ANIMAL de l'*Encyclopédie*, où il engage un dialogue avec Buffon à ce sujet, il insiste sur cette chaîne ininterrompue des êtres :

L'état de cette faculté de penser, d'agir, de sentir, réside dans quelques hommes dans un degré éminent, dans un degré moins éminent en d'autres hommes, va en s'affaiblissant à mesure qu'on suit la chaîne des êtres en descendant, et s'éteint apparemment dans quelque point de la chaîne très éloigné, placé entre le règne animal et le règne végétal, point dont nous approcherons de plus en plus par les observations, mais qui nous échappera à jamais ; les expériences resteront toujours en deçà, et les systèmes iront toujours au-delà ; l'expérience marchant pied à pied, et l'esprit de système allant toujours par sauts et par bonds (DPV, V, pp. 388-9)

Il critique ainsi le classement des espèces, affirmant la difficulté de fixer le point où commence « l'animalité » et en insistant sur la spécificité

5. J. Chouillet, « Des causes propres à l'homme », *Approches des Lumières (Mélanges J. Fabre)*, Paris, Klincksieck, 1974, p. 91.

de chaque individu. A la différence de Buffon, pour qui les espèces sont des êtres réels⁶, ce sont pour Diderot des dénominations artificielles :

pour s'exprimer exactement, il faudrait presque autant de dénominations différentes qu'il y a d'individus ; et c'est le besoin seul qui a inventé les noms généraux, puisque ces noms généraux sont plus ou moins étendus, ont du sens, selon qu'on fait plus ou moins de progrès dans l'étude de la nature (p. 382).

Une critique semblable de Buffon et de sa conception des espèces se trouve dans les *Pensées sur l'interprétation de la nature* :

Quand on voit les métamorphoses successives de l'enveloppe du prototype, quel qu'il ait été, approcher un règne d'un autre règne par des degrés insensibles, et peupler les confins des deux règnes (s'il est permis de se servir du terme de *confins* où il n'y a aucune division réelle) ; et peupler, dis-je, les confins des deux règnes d'êtres incertains, ambigus, dépouillés en grande partie des formes de qualités, et des fonctions de l'un, et revêtus des formes, des qualités, des fonctions de l'autre ; qui ne se sentirait porté à croire qu'il n'y ait jamais eu qu'un premier être prototype de tous les êtres ? (§ XII, DPV, IX, p. 37).

Dans *Le Rêve de D'Alembert*, le mathématicien rêvant nie l'existence d'individus en affirmant : « il n'y a qu'un seul grand individu, c'est le tout » (DPV, XVII, 138-9), et le thème du manque de fixité des espèces revient :

Qui sait les races d'animaux qui nous ont précédés ? Qui sait les races d'animaux qui succéderont aux nôtres ? Tout change, tout passe, il n'y a que le tout qui reste (p. 128).

Ainsi pour Diderot, ce qui compte c'est le système de la nature comme un tout, dont l'homme fait partie. Et l'homme lui-même, composé de molécules est un être en flux, « une tendance » (p. 139). On peut essayer de comprendre l'individu à partir de la matière qui le compose mais toute tentative de le classer dans un groupe ou de diviser arbitrairement les êtres ne peut pas être fondée sur des bases valables.

Les variétés humaines

Mais Diderot s'est cependant intéressé à la question des variétés dans l'espèce humaine. Dans l'une des « Pensées détachées » insérées dans *l'Histoire des deux-Indes*, le fragment intitulé « Des nations en général » commence ainsi :

6. Voir à ce sujet : Jean Gayon « L'individualité de l'espèce : une thèse transformiste ? », dans *Buffon* 88, dir. Jean Gayon, Paris, Vrin 1992, p. 475 et sv.

L'étude des nations est de toutes les études la plus intéressante. L'observateur se plaît à saisir le trait particulier qui caractérise chaque peuple et à le démêler de la foule des traits généraux qui l'accompagnent⁷.

Et il y a bien sûr l'article HUMAINE ESPÈCE, dont la critique ne s'est guère préoccupée. Il est vrai que cet article est essentiellement un résumé du chapitre de Buffon sur le sujet, et qu'à la différence de l'article ANIMAL, Diderot n'engage pas de dialogue avec l'auteur de l'*Histoire naturelle*. Il se contente de reproduire ses descriptions des différentes races d'hommes. Ce qui en ressort, c'est bien sûr le fait qu'il existe une seule race d'hommes qui s'est altérée en se répandant dans les différents continents et sous différents climats. Les variétés que nous constatons « disparaîtront à la longue, si l'on pouvait supposer que les peuples se déplaçaient tout à coup, et que les uns se trouvaient ou nécessairement ou volontairement assujettis aux mêmes causes qui ont agi sur ceux dont ils croient occuper les contrées » (DPV, VI, 440). Néanmoins ces variétés (qui sont quelquefois appelées des « races ») sont décrites, d'après Buffon, comme formant des groupes plutôt homogènes partageant les mêmes caractéristiques physiques. Comme il l'a écrit dans l'article HOMME, qu'il termine en renvoyant aux variétés de l'espèce humaine : « les hommes ont une physionomie propre aux lieux qu'ils habitent » (DPV, VI, 423).

Dans l'article HUMAINE ESPÈCE, après avoir décrit les peuples « laids » du nord, nous trouvons ce commentaire : « Tous ces peuples laids sont grossiers, superstitieux, et stupides » (p. 431). J. Proust, l'un des rares à avoir commenté cet article, écrit :

par un paradoxe qui se rencontre ailleurs que chez Diderot, l'égalité morale entre les hommes et leur égalité physique n'ont point pour corollaire l'égalité totale. Il faut d'abord retenir cette inégalité intellectuelle, qui existe entre les races, du fait des accidents de leur évolution historique, et qui existe aussi entre les individus⁸.

Cela nous ramène à la question du genre de déterminisme auquel l'homme est soumis et à ce qui est dit ailleurs, et notamment dans la *Réfutation d'Helvétius*, sur les différences entre les êtres humains. Comme je l'ai déjà rappelé, dans ce texte Diderot affirme, contre Helvétius, le rôle de l'organisme de chaque individu. Déjà dans ses *Réflexions sur le livre 'De l'Esprit'*, en 1758, il souligne le fait qu'une « légère altération dans le cerveau réduit l'homme de génie dans l'état d'imbécillité » et il poursuit :

7. *Pensées détachées. Contributions à l'Histoire des deux Indes*, éd. G. Goggi, t. I, Siena, 1976, p. 59.

8. J. Proust, *Diderot et l'Encyclopédie*, 3^e éd, Paris, A. Michel, 1995, p. 417.

[...] que fera-t-il de cet homme, si l'altération, au lieu d'être accidentelle et passagère, est naturelle et constante. [...] Il n'a pas vu qu'après avoir fait consister toute la différence de l'homme à la bête dans l'organisation ; c'est se contredire que de ne pas faire consister aussi toute la différence de l'homme de génie à l'homme ordinaire dans la même cause (DPV, IX, 308-9).

Dans la *Réfutation de l'Homme*, l'importance de l'organisation revient à maintes reprises, avec presque la même formulation :

Pourquoi persisté-je à croire qu'une des plus fortes inconséquences de cet auteur, c'est d'avoir placé la différence de l'homme et de la brute dans la diversité de l'organisation, et d'exclure cette cause lorsqu'il s'agit d'expliquer la différence d'un homme à un homme ? Pourquoi lui paraît-il démontré que tout homme est également propre à tout, et que son stupide portier a autant d'esprit que lui, du moins en puissance, et pourquoi cette assertion me paraît-elle à moi la plus palpable des absurdités ? (AT, II, 344)⁹.

Mais ici il s'agit, encore une fois, de *l'individu*. L'inégalité naturelle des capacités des individus est une conséquence du matérialisme qui souligne l'importance de l'organisation plutôt que celle des facteurs externes, que ce soit le climat ou l'éducation. Mais qu'en est-il des nations ?

Dans l'article HUMAINE ESPÈCE, les différences entre les nations sont, suivant Buffon, attribuées essentiellement au climat, mais également à la nourriture et aux mœurs ; c'est pour cette raison, nous l'avons vu, qu'elles sont réversibles. Dans la *Réfutation d'Helvétius*, également, Diderot souligne l'effet du climat sur le caractère national, notamment dans un long passage qui commente la page où Helvétius minimise l'influence de la latitude et de la nourriture sur les esprits¹⁰. Diderot, en revanche, souligne, avec force exemples, l'importance du climat dans la formation de l'esprit ou du caractère national, écrivant par exemple :

9. Noter que Charles Letourneau a recours à Diderot pour affirmer l'inégalité des hommes et pour contrer l'opinion d'Helvétius concernant l'importance de l'éducation : « L'idée de l'égalité intellectuelle de tous les hommes et de la vertu toute puissante de l'éducation était soutenable au siècle dernier, et " Helvétius, la tête enfoncée dans son bonnet, décomposait des phrases et s'occupait, à sa terre, à prouver que son valet des chiens aurait tout aussi bien fait le livre de *l'Esprit* que lui " (Diderot, *Correspondance* [4 oct. 1767, *Corr.*, VII, 159]). L'anthropologie moderne a mis à néant cette chimère consolante. Dans la même race, les hommes sont congénitalement inégaux en énergie cérébrale, et dans chaque race, il est un niveau, que l'on ne peut guère dépasser. Non pas que l'influence de l'éducation soit nulle ; mais elle est bornée, mais elle n'agit qu'après une longue série de générations, série d'autant plus longue que le type à perfectionner est plus imparfait, et on ne l'a point encore vu élever une race inférieure au niveau des races supérieures » (*Science et matérialisme*, Paris, 1879, pp. 83-4).

10. *L'Homme*, Section II, ch. XII (éd. Corpus, Fayard, t. I, p. 206).

Le climat influe sur le gouvernement sans doute, mais le gouvernement influe bien d'une autre manière sur les esprits ; j'en conviens ; cependant sous le même gouvernement et sous différents climats il est impossible que les esprits se ressemblent (AT, II, 321).

Il passe bientôt après à l'exemple des crétins qu'on trouve « dans la contrée des goîtres », pour terminer : « C'est qu'il est bien difficile de faire de la bonne métaphysique et de la bonne morale sans être anatomiste, naturaliste, physiologiste et médecin » (322).

Nous constatons donc, dans ce qu'il écrit sur les différences nationales de caractère, un mélange de facteurs physiques, et ici, Diderot est nettement plus enclin à accorder de l'influence au climat pour s'opposer à Helvétius et à l'importance exclusive que, selon Diderot, ce dernier attribue à l'éducation. Peut-on donc dire qu'il reconnaît une interaction de facteurs externes et internes pour expliquer les différences entre les groupes humains ? L'organisation de l'individu semble nettement moins pertinente ici, quand il s'agit de rendre raison des variations entre les nations qui, suivant Buffon, sont surtout explicables par le climat et la nourriture. L'organisation des hommes est essentiellement la même, avec des variations individuelles uniquement. Ainsi, il accorde à Helvétius « qu'une nation diffère peu d'une autre nation » (AT, II, 279) : c'est ce qui permet de tirer des conclusions générales concernant la morale¹¹.

Mais quel rapport peut-on établir entre les capacités intellectuelles, l'organisation interne, l'aspect extérieur et le climat ? Comme nous l'avons vu, il semble bien exister pour Diderot une inégalité intellectuelle entre les races. Il ne faut peut-être pas accorder trop d'importance à une remarque comme celle-ci, dans la *Réfutation d'Helvétius* :

C'est que la raison de l'homme est un instrument qui correspond à toute la variété de l'instinct animal ; que la race humaine rassemble les analogues de toutes les sortes d'animaux ; et qu'il n'est non plus possible de tirer un homme de sa classe qu'un animal de la sienne, sans les dénaturer l'un et l'autre (AT, II, 312),

car il n'est pas du tout sûr que de telles classes correspondent aux variations géographiques. Mais on trouve bien cette idée ailleurs. Ainsi, tout en écrivant qu'on pourrait faire sortir des grands hommes de toute nation, même s'ils sont rares partout, Diderot ajoute : « Quant à la diversité seule des climats, je croirais volontiers qu'il en est des esprits, ainsi que de certains fruits, bons partout, mais excellents dans certaine contrée » (p. 326). Il faudrait aussi relever une remarque dans *Le Rêve de D'Alembert*

11. Dans le *Salon de 1767*, il définit l'espèce comme « une multitude d'individus organisés de la même manière » (DPV, XVI, p. 206).

où, pour souligner le flux dans la nature et le manque de fixité dans les espèces, Diderot fait dire à D'Alembert rêvant :

Qui sait si ce bipède déformé qui n'a que quatre pieds de hauteur, qu'on appelle encore dans le voisinage du pôle un homme, et qui ne tarderait pas à perdre ce nom en se déformant un peu davantage, n'est pas à l'image d'une espèce qui passe ? (DPV, XVII, p. 130).

Cette description reprend d'ailleurs certaines des caractéristiques des sauvages du Nord décrits au début de l'article HUMAINE ESPÈCE. Ces êtres, à peine considérés comme des humains et qui semblent en voie d'animalisation, sont apparemment irrémédiablement inférieurs, du point de vue aussi bien physique que moral. Ainsi, les variations externes, dues au climat, semblent bien renvoyer à des différences d'organisation interne, dues peut-être également au climat, qui déterminent le caractère et les facultés intellectuelles de tout un groupe d'êtres humains, et qui les distinguent des autres groupes.

P. Camper et la physionomie

C'est ici qu'il faut également faire intervenir la question de la physionomie, qui fascine Diderot, à la différence de Buffon. Il s'intéresse à la ressemblance entre l'extérieur et l'intérieur de l'être humain, tout en se moquant d'Helvétius à ce sujet. Là où Helvétius écrit : « La perfection de l'organisation extérieure suppose donc celle de l'intérieure », Diderot rétorque : « C'est-à-dire qu'un bel homme est toujours spirituel, qu'une belle femme est toujours une femme d'esprit. Comment peut-on être absurde jusqu'à ce point ? ». (AT, II 327)¹². Néanmoins, peu avant, Diderot, souligne le rapport entre la conformation extérieure de l'homme et son esprit, en faisant remarquer qu'il existe peu d'hommes de génie « à tête en pain de sucre, à tête aplatie, à crâne étroit, au regard éteint ». Et il poursuit :

Un homme d'esprit a quelquefois l'air d'une bête ; mais il est bien plus rare qu'une bête ait l'air d'un homme d'esprit ; [...] d'où je conclus que toutes ces assertions sont hasardées, et que pour les accuser d'erreur ou les admettre comme des vérités, nous avons besoins d'observations très-fines qui n'ont jamais été faites, et qui ne se feront peut-être jamais. Quel est l'anatomiste qui se soit avisé de comparer l'intérieur de la tête d'un stupide à l'intérieur de la tête d'un homme d'esprit ? Les têtes n'ont-elles pas aussi leurs physionomies en dedans ? et ces physionomies, si l'anatomiste expérimenté les connaissait, ne lui diraient-elles pas tout ce

12. Voir à ce sujet, G. Stenger, « Diderot lecteur de 'L'homme' », SVEC, 228, 1984, p. 274.

que les physionomies extérieures lui annoncent à lui et à d'autres personnes avec tant de certitude qu'elles m'ont protesté ne s'y être jamais trompé ? (AT, II, 323-4).

De même, une phrase des *Éléments de physiologie* est également à relever. Dans le chapitre intitulé *Homme*, après avoir affirmé que « la caractéristique de l'homme est dans son cerveau, et non dans son organisation extérieure », il poursuit avec des remarques concernant les variétés dans la physionomie de l'homme où l'on lit encore une fois : « Celui qui a l'air d'un homme de bien, l'est peut-être ; celui qui a l'air vil et méchant l'est toujours. L'homme d'esprit peut avoir l'air d'un sot. Un sot n'a jamais l'air d'un homme d'esprit » (DPV, XVII, 326). Diderot s'intéresse donc à la physionomie, non seulement pour des questions d'esthétique, mais également pour essayer de trouver un lien entre l'organisation telle qu'elle paraît à l'extérieur et la conformation du cerveau, et donc ses facultés intellectuelles. Cette préoccupation concernant la physiologie reçoit une nouvelle impulsion grâce à l'œuvre de Petrus Camper, dont Diderot fait la connaissance pendant son séjour en Hollande.

Ouvrons ici une parenthèse pour présenter Petrus Camper et préciser son importance. Célèbre professeur de médecine dans différentes universités hollandaises, son intérêt non seulement pour les questions d'anatomie comparée et de physionomie mais également pour les beaux-arts, l'amena à prononcer, en 1770 à l'Académie de dessin d'Amsterdam, une *Dissertation sur les variétés naturelles qui caractérisent la physionomie*. Elle ne fut publiée, en hollandais et en français, avec des révisions, qu'après sa mort, en 1791. Dans cet ouvrage, après avoir décrit, d'après Buffon, les variétés humaines et les raisons de ces variétés, et avoir discuté de la couleur de la peau, Camper explique la mesure de l'angle facial qui permet de distinguer entre les hommes. Cet angle facial est l'angle entre l'horizontal et la ligne faciale, qui va du front à l'endroit où les dents se joignent. À l'aide de planches où figurent les crânes d'un singe, d'un orang-outang, d'un « nègre », d'un Kalmouk (qu'il appelle « ce que la nature peut offrir de plus laid »¹³), et ensuite d'un Européen et des statues antiques, Camper démontre les gradations de l'angle, du plus petit chez le singe, jusqu'au plus grand chez les statues antiques. La mesure de cet angle sur les crânes permet donc non seulement de représenter fidèlement les têtes des différentes variétés humaines mais également de les distinguer. Dans cet ouvrage, comme je l'ai dit, Camper souligne, après Buffon, l'unité

13. P. Camper, *Dissertation sur les variétés naturelles qui caractérisent la physionomie des hommes des divers climats et des différents âges*, suivie de *Réflexions sur la Beauté* ; particulièrement sur celle de la tête ; avec une manière nouvelle de dessiner toute sorte de têtes avec la plus grande exactitude, trad. H. J. Jansen, Paris, Francart, 1792, p. 19.

de l'espèce humaine. On doit attribuer ces variations au climat seul, y comprenant, comme il précise, la nourriture et les mœurs, ainsi que les « différentes maladies naturelles à certains pays » (p. 55). Néanmoins, et malgré des critiques portant sur l'exactitude de la mesure ou sur sa fiabilité comme seul critère de différence raciale, par exemple de la part de Blumenbach, l'ouvrage eut une immense influence chez les anthropologues physiques¹⁴, qui s'inspirèrent de ces mesures pour distinguer les divisions de l'espèce humaine, en les présentant comme des divisions inaltérables. Des polygénistes, qui affirmèrent la création séparée de certaines races, et notamment des Africains, les utilisèrent également pour assimiler ces derniers aux singes, hypothèse que Camper réfute expressément.

Étant donné l'intérêt de Diderot pour la physionomie, il n'est sans doute pas étonnant qu'il exprime un vif intérêt pour la méthode de Camper, avec qui il a été en contact pendant son séjour en Hollande. Il lui écrit très chaleureusement, juste avant son départ, le 10 octobre 1774, pour lui donner des conseils et lui proposer de l'aide pour la publication de sa *Dissertation* en France. C'est également pendant ce voyage qu'il commence à rédiger les remarques sur le traité d'Helvétius. Notons que dans la *Réfutation d'Hemsterhuis*, écrite au même moment, Diderot se réfère à la ligne faciale : de façon plaisante il montre comment en changeant cette ligne, on transforme un chien en un docteur de la Sorbonne (LEW, XI, 24)¹⁵. Voici ce que Diderot écrit au sujet du « bon et célèbre Camper » dans son *Voyage en Hollande* :

Il connaissait parfaitement les physionomies nationales. Il dit d'un gentilhomme qui m'avait accompagné de la Russie en Hollande : « Celui-là est Grec » et il l'était ; « ce valet qui est derrière lui est Kalmouk » et cela était vrai. Il accusait tous les artistes d'avoir péché sur ce point. Il a écrit un traité de dessin où il indique des principes par lesquels on peut sans interruption aller de la figure des dieux à la figure de telle nation qu'on voudra ; de la figure nationale de l'homme, du nègre à celle du singe, et de celle-ci jusqu'à la tête de l'oiseau, du héron et de la grue¹⁶.

14. Voir Robert Visser, « Die Rezeption der Anthropologie Petrus Campers (1770-1850) », dans *Die Natur des Menschen. Probleme der Physischen Anthropologie und Rassenkunde (1750-1850)*, éd. G. Mann et F. Dumont, Stuttgart, Gustav Fischer Verlag, 1990 (*Soemmering-Forschungen*, Bd. VI), pp. 325-335.

15. « Toute l'âme du chien est au bout de son nez. Affaire d'organisation. Changez la ligne faciale. Arrondissez la tête, etc., et le chien ne quètera plus des perdrix ; il éventrera des hérétiques. Allongez le nez du docteur de Sorbonne, etc., et il ne chassera plus l'hérétique ; il arrêtera la perdrix ». La même idée se trouve, différemment exprimée, déjà dans les *Réflexions sur « De l'Esprit »* ; ici il cite plusieurs aspects de l'organisation et non seulement la physionomie (DPV, IX, p. 304). Voir aussi la *Réfutation de « L'Homme »* (AT, II, 334) où cependant la phrase « ligne faciale » n'est pas utilisée.

16. LEW., XI, p. 424. A la lumière de cette description, nous pouvons émettre l'hypothèse que l'« anatomiste expérimenté » dont il est question dans le passage de la *Réfutation d'Helvétius* citée ci-dessus est Camper.

De ce passage il ressort clairement que l'intérêt de Diderot pour l'œuvre de Camper tenait à sa préoccupation de la physionomie, mais également à l'intérêt de la ligne faciale pour affirmer l'unité dans la nature et les gradations imperceptibles de la chaîne des êtres. La référence à Camper dans les *Éléments de physiologie* est éclairante à cet égard. Reprenant, dans une section concernant « la génération des animaux », l'idée des *Pensées sur l'interprétation de la nature* déjà citée, il écrit ceci :

Pourquoi la longue série des animaux ne serait-elle pas des développements d'un seul ?

Camper fait naître d'un seul modèle, dont il ne fait qu'altérer la ligne faciale, tous les animaux, depuis l'homme jusqu'à la cigogne. (DPV, XVII, p. 321).

En fait, le Hollandais insiste bien sur la continuité entre les espèces :

Les deux extrémités de la ligne faciale sont donc de soixante-dix et de cent degrés, depuis le Nègre jusqu'à l'Antique grec. Qu'on diminue celles de soixante-dix degrés, et l'on obtient l'Orang-Outang, ou le Singe ; et si l'on descend plus loin, l'on trouve le chien, et enfin un oiseau, la Bécasse, dont la ligne faciale est à-peu-près parallèle avec la ligne horizontale ; c'est-à-dire, que les deux mâchoires s'allongent¹⁷.

Mais il ne croit certainement pas à l'existence un modèle originel. Cette déformation de la thèse de Camper, qui est suivie de remarques concernant les changements dans les espèces et dans la nature, nous permet de voir clairement l'utilité de la ligne faciale pour Diderot. Elle fournit une base scientifique à la conjecture émise dans le paragraphe de *l'Interprétation de la nature* rappelé ici : « ne croirait-on pas volontiers qu'il n'y a jamais eu qu'un premier animal prototype de tous les animaux dont la nature n'a fait qu'allonger, raccourcir, transformer, multiplier, oblitérer certains organes ? » (DPV, IX, p. 36).

« *Hommes, vous êtes tous frères* »

Les références à Camper nous permettent également, me semble-t-il, de souligner les difficultés liées à la question des variations entre les hommes dans le contexte de toute tentative d'élaborer une anthropologie matérialiste. D'un côté, la question se pose toujours de savoir si les variations entre les hommes — variations qui se manifestent dans leur physionomie, et qui doivent renvoyer à des variations dans leur caractère et

17. P. Camper *Dissertation sur les variétés naturelles qui caractérisent la physionomie*, Paris, Francart, 1792, p. 41.

dans leurs capacités intellectuelles — sont purement individuelles ou peuvent être généralisées à un groupe d'hommes. Comme nous l'avons vu, la réticence envers toute classification, qui est permanente chez Diderot, ne l'empêche pas d'accepter les généralisations sur les variétés humaines, monnaie courante à l'époque, qui étaient développées par Buffon. En même temps, sa conception de la chaîne des êtres enlève toute barrière entre l'espèce humaine et les animaux, barrière qui empêche Camper comme Buffon d'assimiler certains hommes aux singes¹⁸. Il est remarquable qu'au début du chapitre *Homme* des *Éléments de physiologie*, entre les deux phrases que j'ai citées ci-dessus se trouve le court passage suivant, sur un homme-singe :

L'intermédiaire entre l'homme et les autres animaux, c'est le singe. J'ai vu un homme singe : il ne pensait pas plus que le singe, il imitait comme le singe, il était malaisant comme le singe, il ne parlait point, mais il jetait des cris comme le singe ; il s'agitait sans cesse comme le singe ; il était décousu dans ses idées comme le singe ; il se fâchait, il s'apaisait, il était sans pudeur comme le singe (p. 326).

De quoi s'agit-il ? D'un orang-outang ? Quoi qu'il en soit, ce passage reprend le thème de la continuité dans la chaîne des êtres, qui rend floues les frontières entre les espèces. Il est intéressant de noter que la phrase suivante, déjà citée, concerne la physionomie, et renvoie peut-être encore une fois à Camper. La physionomie et la question concomitante du rapport entre la forme extérieure et les capacités intellectuelles sont ainsi intimement liées à celle de l'existence d'espèces et des frontières entre elles. Et la distinction de variétés à l'intérieur de l'espèce humaine entre dans la même problématique.

Il est vrai que pour ce qui est des différentes nations, l'intérêt de Diderot se tourne plutôt vers des questions politiques que vers celles qui relèvent de l'histoire naturelle. Il parle plus volontiers des différences entre les sauvages et les hommes civilisés, et du développement de la civilisation au cours de l'histoire. A cet égard, un passage inséré dans *L'Histoire des Deux-Indes* est à souligner :

Le goût de l'histoire naturelle est sur son déclin. Nous sommes tout entiers aux questions du gouvernement, de législation, de morale, de politique et de commerce. S'il m'était permis de hasarder une prédiction,

18. N'oublions pas que La Mettrie, dans *L'Homme machine*, avait souligné la parenté entre l'homme et l'orang-outang, en émettant l'hypothèse qu'on puisse apprendre à parler à ce dernier. Auquel cas rien ne le distinguerait de l'homme (éd. A. Vartanian, Princeton, 1960, p. 160). Sur l'importance de cette question pour le débat sur les « races », et surtout sur le statut des Noirs, voir C. Biondi, *Mon frère, tu es mon esclave ! Teorie schiaviste e dibattiti antropologico-razziali nel settecento francese*, Pisa, Goliardica, 1973, pp. 152-171.

j'annoncerais qu'incessamment les esprits se tourneront du côté de l'histoire, carrière immense où la philosophie n'a pas encore mis le pied¹⁹.

Mais ce n'est sans doute pas un hasard si, dans les mêmes années 1770, la question de la classification des variétés de l'espèce humaine à partir des caractéristiques physiques, et notamment de la forme du crâne, prend de l'importance avec les travaux de Blumenbach, et aussi avec les écrits anthropologiques de Kant. Chez Diderot nous constatons ce qui paraît être une impasse à ce sujet et une difficulté de penser les différences entre les hommes. Son désir de fonder une anthropologie matérialiste l'amène à souligner l'influence de l'organisation physique sur les capacités intellectuelles de l'être humain et donc à affirmer sans ambages : « Il y a entre les hommes une inégalité à laquelle rien ne peut remédier »²⁰. Il semble accepter sans problème la perception courante à son époque de la diversité des hommes à travers le monde et de ce qu'on appelle des « races ». Pour ce qui est des différences physiques et intellectuelles entre les nations, Diderot suit ses contemporains en établissant une hiérarchie de valeur, et par moments il semble étendre le déterminisme aux nations et aux races. Son intérêt pour la physionomie et pour l'œuvre de Camper semblerait de nature à l'encourager dans ce sens. Cependant, son refus de tout système de classification, sa conception de la chaîne des êtres et sa conscience du flux dans la nature, lui interdisent d'aller très loin dans cette direction, comme le feront d'autres. Il utilise la ligne faciale de Camper, non pas pour diviser les hommes mais pour souligner l'unité de la nature ainsi que les transformations inévitables des espèces et des individus. Cette ligne faciale joue donc un tout autre rôle chez lui qu'elle ne le fera chez les anthropologues physiques même si, nous l'avons vu, un Lawrence affirme de façon très semblable les gradations dans l'échelle des êtres. De même, sa conception de la capacité de l'être humain d'agir sur la nature et de se modifier lui-même, empêche Diderot de considérer les hommes comme des êtres passifs, totalement déterminés par des éléments extérieurs.

Ainsi, le statut des variétés de l'espèce humaine pour Diderot reste peu clair. Les « races » apparaissent comme des catégories commodes mais provisoires, le résultat d'une combinaison mal définie de facteurs naturels. Et l'inégalité naturelle entre les hommes qui découle de l'inégalité de leur organisation apparaît également au niveau de ces races. Ces conceptions coexistent difficilement avec le désir de fonder une morale sur les ressemblances entre les humains, et le refus d'accepter un traitement inégal

19. *Histoire des Deux-Indes*, Genève, Pellet, 1780, Livre X, chap. X.

20. « Révolution de l'Amérique anglaise », *Mélanges et morceaux divers. Contributions à l'Histoire des deux-Indes*, éd. G. Goggi, t. II, Siena, 1977, p. 149.

des races, notamment en ce qui concerne l'esclavage. Rappelons le passage sur l'esclavage dans l'*Histoire des Deux-Indes*, où Diderot dénonce toute justification de l'esclavage fondée sur l'inégalité entre les races :

Les nègres sont bornés, parce que l'esclavage brise tous les ressorts de l'âme. Ils sont méchants, pas assez avec vous. Ils sont fourbes, parce qu'on ne doit pas la vérité à ses tyrans. Ils reconnaissent la supériorité de notre esprit, parce que nous avons perpétué leur ignorance ; la justice de notre empire, parce que nous avons abusé de leur faiblesse. Dans l'impossibilité de maintenir notre supériorité par la force, une criminelle politique s'est rejetée sur la ruse. Vous êtes presque parvenus à leur persuader qu'ils étaient une espèce singulière, née pour l'abjection et la dépendance, pour le travail et le châtement. Vous n'avez rien négligé, pour dégrader ces malheureux, et vous leur reprochez ensuite d'être vils²¹.

Ici, le déterminisme physique semble oublié, et l'infériorité apparente des Africains est attribuée uniquement aux facteurs externes et moraux. Ce sont ces considérations politiques, nécessitant l'affirmation de l'unité des êtres humains comme de la nature entière, qui prendront le pas sur la tentation de penser les divisions de l'espèce humaine.

Ann THOMSON
Université de Paris VIII

21. « Sur l'esclavage des nègres », *Ibid.*, pp. 234-5.